



# LE GRAND ARTISTE DE LA RÉPLIQUE

*Et dites-vous bien que, dans la vie,  
ne pas reconnaître son talent,  
c'est favoriser la réussite des médiocres.*

*Jean Gabin (dans Le Cave se rebiffe)*

**P**rononcer le nom de Michel Audiard suffit à faire affluer à l'esprit des dizaines d'images et des centaines de mots inoubliables : c'est Gabin vieillissant mais solide comme un roc, assénant leurs quatre vérités de toute son autorité tranquille à des acolytes mal embouchés, c'est Lino Ventura, Bernard Blier, Francis Blanche et Jean Lefebvre qui évoquent des souvenirs d'Orient tout en devisant sur la composition d'un tord-boyaux, ou encore Jean-Paul Belmondo goguenard, trouvant l'esprit d'une répartie assassine entre deux cascades. Avec ces images et ces visages, ces personnages familiers, ce sont surtout les paroles et les mots qui se précipitent en pensant au nom d'Audiard... Les réparties inoubliables des *Tontons flingueurs*, du *Cave se rebiffe* ou d'*Un singe en hiver*... D'extraordinaires mots d'esprit tels que « Et dites-vous bien que, dans la vie, ne pas reconnaître son talent, c'est favoriser la réussite des médiocres », dans la bouche

© City Editions 2013

ISBN : 978-2-8246-0378-0

Code Hachette : 51 3623 9

Rayon : Biographie / Cinéma

Catalogues et manuscrits : [www.city-editions.com](http://www.city-editions.com)

Conformément au Code de la Propriété Intellectuelle, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, et ce, par quelque moyen que ce soit, sans l'autorisation préalable de l'éditeur.

Dépôt légal : novembre 2013

Imprimé dans la C.E.E.

Page de gauche : Lino Ventura et Robert Dalban  
dans *Les Tontons Flingueurs*.

du Jean Gabin du *Cave se rebiffe*, ou encore « Si je buvais moins, je serais un autre homme, et j'y tiens pas ! », du Gabin d'*Un singe en hiver*. Sans oublier les flots de truculence furieuse qu'un Bernard Blier n'avait pas son pareil pour déclamer : « Il est complètement fou, ce mec. Mais moi, les dingues, je les soigne. Je vais lui faire une ordonnance, et une sévère... Je vais lui montrer qui c'est Raoul. Aux quatre coins de Paris qu'on va le retrouver, éparpillé par petits bouts, façon puzzle. Moi, quand on m'en fait trop, je corrige plus : je dynamite, je disperse, je ventile ! »

Certains de ces véritables mots d'auteur sont quasiment devenus des proverbes : « Que ce soit la révolution ou la paëlla, dis-toi bien que rien de ce qui est espagnol n'est simple », disait Jean-Paul Belmondo dans *Un singe en hiver*. Tandis que Gabin, dans *Le Cave se rebiffe*, nous transmettait cette évidente vérité : « L'éducation, ça s'apprend pas. »

Et une science incomparable pour évaluer les hauteurs de ce qu'il a traqué et fui toute sa vie : la connerie ! « Mais celui-là, c'est un gabarit exceptionnel. Si la connerie se mesurait, il servirait de mètre étalon, il serait à Sèvres ! » disait Gabin dans *Le Cave se rebiffe*, avant de poursuivre, dans *Le Pacha* : « Je pense que le jour où on mettra les cons sur orbite, t'as pas fini de tourner. »

Tandis que Lino Ventura dans *Les Tontons flingueurs* nous a transmis l'immortel « Les cons, ça ose tout ! C'est même à ça qu'on les reconnaît », Belmondo, quant à lui, dans *Un singe en hiver*, gratifiait un malheureux d'un « Monsieur Esnault, si la connerie n'est pas remboursée par les assurances sociales, vous finirez sur la paille ! » Si l'on dit parfois un peu trop facilement que telle ou telle scène de film, ou que tel ou tel person-

nage est d'« anthologie », dans le cas du répertoire des dialogues d'Audiard, l'emploi d'une telle expression n'est pas du tout excessif.

L'art de Michel Audiard est à lui seul une anthologie. Audiard, c'est une époque, un esprit de la France populaire de l'après-guerre, et c'est une langue.

Car, si les répliques d'Audiard semblent bien souvent droit sorties de la rue ou écrites à la va-vite par un esprit fulgurant (ce que l'homme avait en abondance, toutefois : une intime connaissance des paroles des quartiers popu-

laires, il en venait, et un esprit d'une vivacité et d'une inventivité véritablement extraordinaires), elles procédaient d'un véritable travail d'écriture de précision.

Il s'agit de grand art ciselé, que des monstres sacrés du cinéma français surent dire de la façon enthousiasmante qu'il mérite.

“ Les cons, ça ose tout ! C'est même à ça qu'on les reconnaît. ”

Lino Ventura dans  
*Les Tontons flingueurs*

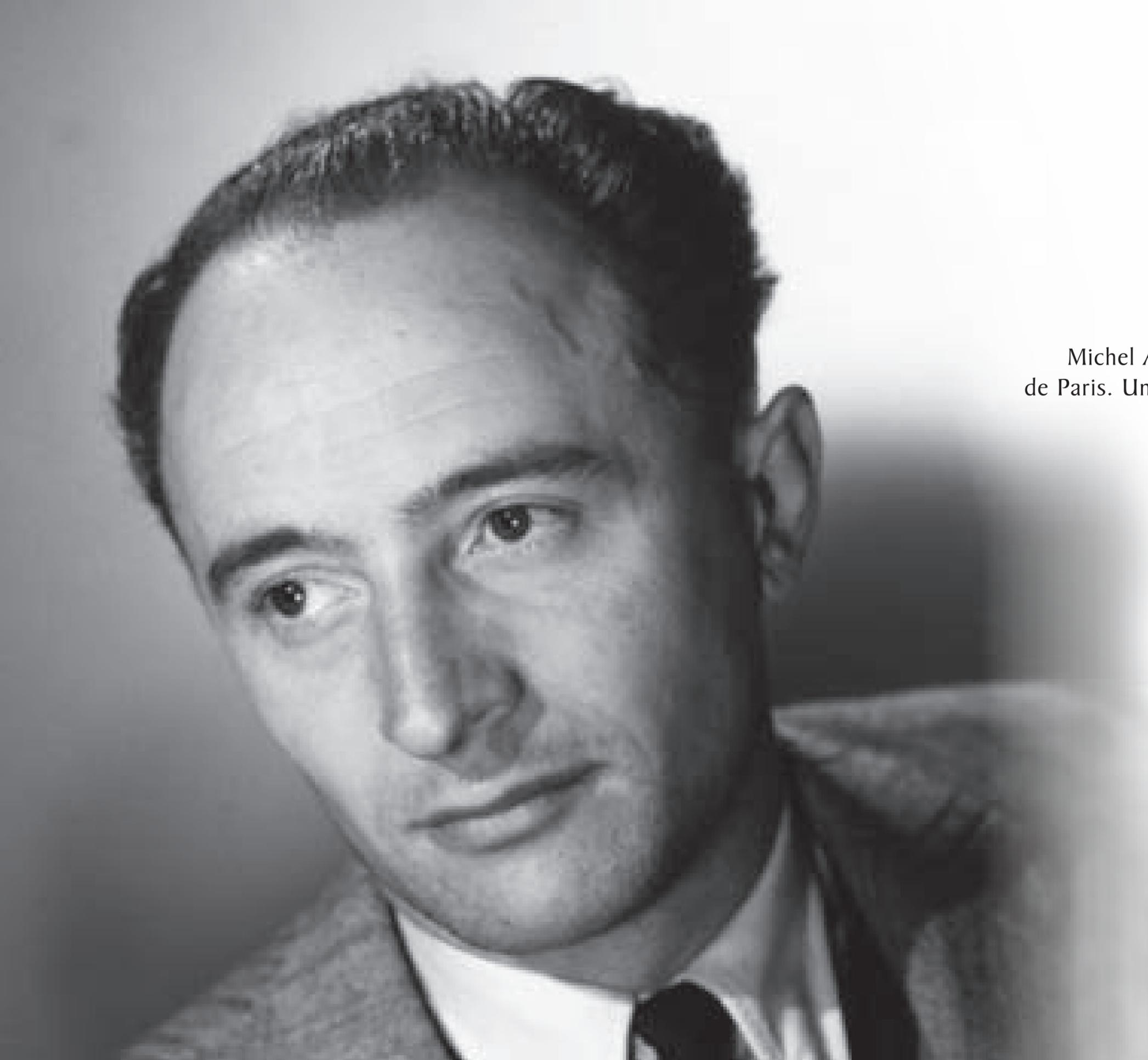
Michel Audiard était avant tout connu comme dialoguiste, un métier qui n'existe quasiment plus (les scénaristes existent toujours, les dialoguistes incomparables semblent bien avoir disparu), et, dans nombre de ses films, la principale vedette, avant le réalisateur et les comédiens, n'est ni plus ni moins que lui.

Plutôt que « simple » dialoguiste, Audiard était un écrivain pourvu d'un immense talent, et ses répliques livrées au cinéma en témoignent, tout comme le prouve aussi son écriture romanesque, méconnue, à laquelle il a accordé une grande importance à la fin de sa vie.

Spirituel, irrévérencieux, fulgurant, hilarant, politiquement incorrect, inégalable, provocateur, inoubliable... C'est Michel Audiard !

Bernard Blier, Antoine Balpêtré et Jean Gabin dans *Le Cave se rebiffe*.





# UNE ENFANCE ENTRE DENFERT ET MONTSOURIS

Michel Audiard naît en 1920 dans le XIV<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Une enfance paisible, entre église, école communale et balades dans les rues de son quartier, auquel il demeurera viscéralement attaché toute sa vie.

**L**e 15 mai 1920 naît Paul Michel Audiard, rue Brézin, dans le XIV<sup>e</sup> arrondissement de Paris. C'est le quartier du petit Montrouge, non loin de la place Denfert-Rochereau, de l'avenue d'Orléans (aujourd'hui avenue du Général-Leclerc) et l'avenue du Maine qui remonte vers Montparnasse.

Aux limites de Paris, à l'écart des attractions touristiques, le quartier est à la fois tranquille et populaire. Il se distingue surtout par ses hôpitaux et par le parc Montsouris.

Entre les deux guerres, il y règne une ambiance de village, où tout le monde se connaît plus ou moins, et c'est à peine si l'on y a conscience que l'on est à Paris.

Quand Michel Audiard vient au monde, sa mère est déjà célibataire, et le père du bébé, définitivement enfui.

— Je suis né de père inconnu, écrira Audiard. C'est pour ça que ma mère m'a largué. C'était une petite bourgeoise, issue de petits bourgeois. À l'époque, les enfants naturels, c'était mal vu... Surtout au Puy. Elle était du Puy. Bref, j'étais pas à la mode.

“ En retard partout, j’avais au moins vingt-cinq ans d’avance en littérature ! ”

C’est donc sous la tutelle d’un parrain prénommé Léopold que Michel grandit, dans son quartier natal, recevant une éducation catholique. Il fut même enfant de chœur, à l’église Saint-Pierre-de-Montrouge. Une enfance que Michel dit heureuse et protégée :

— Je ne peux pas dire que j’ai été un gosse abandonné, déclarait-il en 1983. Ma mère m’avait confié à un parrain, un mec très gentil. J’étais heureux comme tout...

### La « communale »

Il y a aussi l’école communale, dans le même quartier, rue du Moulin-Vert, où le petit Michel s’en tire sans briller :

— À dix ans, j’étais le ricaneur imbécile, sournoisement tapi dans le fond de la classe, entre le poêle et la porte, l’idiot qui se curait les narines en gloussant, qui lisait *Les Pieds nickelés*, qui apprivoisait des hannetons dans son plumier. Tout à fait fermé au Savoir. Je n’écoutais pas les leçons du maître. L’expérience de Lavoisier, le théorème de Pythagore, le principe d’Archimède et la poésie d’Albert Samain me faisaient abominablement chier.

Pour faire plaisir à son parrain et à sa marraine, il pousse jusqu’au certificat d’études. À l’école, la prose du futur homme de plume et de verbe ne convainc pas vraiment :

— Avec huit sur vingt en rédaction au certif, j’avais coté au-dessus de mes moyens, écrira-t-il. Du temps de l’école, c’était pas mon fort. J’avais des grâces de bœuf pour raconter la forêt en automne, la moindre rivière me coinçait le bulbe, je restais des heures frappé de stupeur mentale à la seule idée de décrire un champ de blé.

Quoi qu’il en soit, une fois le diplôme obtenu, à quinze ans, c’en est définitivement fini entre Michel Audiard et la scolarité.

Tout de même, un enseignant passionné et passionnant lui a donné le goût de la littérature. Michel expérimente de nouvelles lectures. Il commence par un volume de *La Comédie humaine* de Balzac et se pique d’enthousiasme pour ces fresques sociales, au point de lire en quelques mois l’intégralité des romans de Balzac, empruntés à la bibliothèque du XIV<sup>e</sup>. Ainsi fut lancée sa voracité pour la lecture :

— Je lisais beaucoup, déclare-t-il au *Monde* en juillet 1980. En retard partout, j’avais au moins vingt-cinq ans d’avance en littérature ! Je devrais Balzac, Leroux, Leblanc, Stendhal même, à un âge où on n’y comprend rien. La lecture était une sorte d’aventure, la seule.

Sa première grande rencontre littéraire est celle de Rimbaud, qui devient même pour lui, et à jamais, une mesure de la valeur des choses en ce bas monde. Audiard dira souvent :

— Si je rencontre un type qui n’aime pas Rimbaud, c’est terminé !

### Enfants des rues

L’activité préférée du jeune Michel Audiard demeure la flânerie dans les rues du XIV<sup>e</sup> arrondissement.

Il aime viscéralement le XIV<sup>e</sup>, il lui appartient pour toujours :

— Le cordon ombilical qui me relie au XVI<sup>e</sup> arrondissement, écrit-il dans les années 1970, et que nulle infidélité n’est parvenue à couper ne doit rien au pittoresque.

Il y fait d’innombrables balades. Le jeune Michel participe à une foule de conversations dans les boutiques, les échoppes et les bistros. C’est toute une éducation à la gouaille et au bagout qui s’acquiert déjà.

